

Les substances

« §1 la *Monadé*, dont nous parlerons ici, n'est autre chose qu'une substance simple, qui entre dans les composés ; simple, c'est-à-dire sans parties.

§2 Et il faut qu'il y ait des substances simples, puisqu'il y a des composés ; car le composé n'est autre chose qu'un amas ou *aggregatum* de simples.

§3 Or là il où il n'y a point de parties, il n'y a ni étendue, ni figure, ni divisibilité possible. »
Leibniz, *La Monadologie*

« §1 La substance est un être capable d'action. Elle est simple ou composée. La substance simple est celle qui n'a point de parties. La composée est l'assemblage des substances simples, ou des monades. Monas est un mot grec qui signifie l'unité, ou ce qui est un [...] Et il faut bien qu'il y ait des substances simples partout, parce que sans les simples il n'y aurait point de composés »
Leibniz, *Les Principes de la Nature et de la Grâce*

Arnauld : « Mais que concluez-vous par là ? *Qu'il n'y a rien de substantiel dans les corps, qui n'ont point d'âme ou de forme substantielle.* Afin que cette conclusion fût bonne, il faudrait auparavant avoir défini *substance* et *substantiel* en ces termes : j'appelle *substance* et *substantiel* ce qui a une vraie unité. Mais comme cette définition n'a pas encore été reçue, et qu'il n'y a point de philosophe qui n'ait autant de droit de dire : J'appelle substance ce qui n'est point modalité ou manière d'être, et qui ensuite ne puisse soutenir que c'est un paradoxe de dire qu'il n'y a rien de substantiel dans un bloc de marbre puisque ce bloc de marbre n'est pas la manière d'être d'une substance... » (lettre 19 à Leibniz, pp. 155-156, éd.Vrin).

Leibniz : « Il semble que ce qui fait l'essence d'un être par agrégation n'est qu'une manière d'être de ceux dont il est composé ; par exemple, ce qui fait l'essence d'une armée n'est qu'une manière d'être des hommes qui le composent. Cette manière d'être suppose donc une substance dont l'essence ne soit pas une manière d'être d'une autre substance » (à Arnauld, lettre 20, p. 165).

Leibniz : « Tout le monde demeure d'accord que la *matière* a des parties, et par conséquent, c'est une *multitude* de plusieurs substances, comme serait un troupeau de brebis. Mais puisque toute multitude suppose de *véritables unités*, il est manifeste que ces unités ne sauraient être de la matière, autrement elles seraient encore des multitudes, et nullement des unités véritables et pures, telles qu'il faut enfin pour en faire une multitude » (Lettre à L'Electrice Sophie, 12 juin 1700, p. 340 dans l'édition Folio/Essais du *Discours de métaphysique*)

Leibniz : « Bien qu'un agrégat de ces substances constituent un corps, elles ne le constituent pas en tant que parties, tout comme les points ne sont pas des parties des lignes, *puisque une partie est toujours de même sorte que le tout* [...] Tout comme il n'y a pas de portion de ligne qui ne contienne une infinité de points, de même il n'y a pas de portion de matière qui ne contienne un nombre infini de substances. Mais tout comme le point n'est pas une partie de la ligne [...] de même une [monade] n'est pas une partie de la matière » (notes sur Fardella, AG, p. 105).

Leibniz : « Dans l'idéal ou le continu, le tout est antérieur aux parties, comme l'unité arithmétique est antérieure aux fractions qui la partagent, et qu'on peut y assigner arbitrairement, les parties ne sont que potentielles ; mais dans le réel, le simple est antérieur aux assemblages, les parties sont actuelles, sont avant le tout.

Ces considérations lèvent les difficultés sur le continu, qui supposent que le continu est quelque chose de réel, et a des parties avant toute division, et que la matière est une substance. Il ne faut donc point concevoir l'étendue comme un espace réel continu parsemé de points » (Lettre à Rémond, 1714, p. 375 dans l'édition Folio/essais du *Discours de métaphysique*).

« Dans les Actuels, il n'y a que de la Quantité discrète, c'est-à-dire la multitude des monades ou substances simples, mais plus grande que tout nombre, dans chaque agrégat sensible ou répondant aux phénomènes. Mais la Quantité continue est quelque chose d'idéal, qui relève des possibles, ou des actuels considérés comme possibles. Car le Continu enveloppe des parties, alors qu'il n'y a pourtant rien d'indéfini dans les actuels, dans lesquels en effet toute division qui peut être faite est effective. Les choses actuelles sont composées comme le nombre est composé des unités, les choses idéales comme le nombre est composé de fractions : les parties sont en acte dans tout le réel, mais non dans le tout idéal. Mais en confondant les choses idéales avec les substances réelles tant que nous cherchons des parties actuelles dans l'ordre des possibles et des parties indéterminées dans l'agrégat des actuels, nous avons nous-mêmes introduit des contradictions inextricables dans le labyrinthe du continu » Leibniz, *Lettre à De Volder*, 19 janvier 1706, GP II, p.282).

Descartes : « Et ce faisant, nous saurons que la nature de la matière, ou du corps pris en général, ne consiste point en ce qu'il est une chose dure, ou pesante, ou colorée, ou qui touche nos sens de quelque façon, mais seulement en ce qu'il est une substance étendue en longueur, largeur, profondeur. » (*Principes de philosophie*, seconde partie, §4)

Leibniz : « J'ai donc cru qu'il me serait permis de distinguer les êtres d'agrégation des substances, *puisque ces êtres n'ont leur unité que dans notre esprit*, qui se fonde sur les rapports ou modes des véritables substances. Si une machine est substances, un cercle d'hommes qui se prennent par la main le sera aussi, et puis une armée, et enfin toute une multitude de substances » (p. 303, note 16 de l'édition Vrin de la correspondance Arnaud/Leibniz).

Les substances composites

Leibniz : « Car il n'y a point d'âme ou entéléchie qui ne soit dominante par rapport à une infinité d'autres qui entrent dans ses organes, et l'âme n'est jamais sans quelque corps organique convenable à son présent état » (*Réponses aux réflexions de Bayle*, 1702, dans Leibniz, *Système nouveau de la nature*, GF, p. 202).

Leibniz : « et chaque substance simple ou monade distinguée, qui fait le centre d'une substance composée (comme par exemple d'un animal), et le principe de son *unicité*, est environnée d'une *masse* composée par une infinité d'autres monades, qui constituent le *corps propre* de cette monade centrale... » *Principes de la nature et de la grâce*, §3.

Leibniz, *Monadologie*

§ 62. Ainsi quoique chaque monade créée représente tout l'univers, elle représente plus distinctement le corps qui lui est affecté particulièrement et dont elle fait l'entéléchie: et comme ce corps exprime tout l'univers par la connexion de toute la matière dans le plein, l'âme représente aussi tout l'univers en représentant ce corps, qui lui appartient d'une manière particulière.

§ 63. Le corps appartenant à une monade, qui en est l'entéléchie ou l'âme, constitue avec l'entéléchie ce qu'on peut appeler un vivant, et avec l'âme ce qu'on appelle un animal. Or ce corps d'un vivant ou d'un animal est toujours organique; car toute monade étant un miroir de l'univers à sa mode, et l'univers étant réglé dans un ordre parfait, il faut qu'il y ait aussi un ordre dans le représentant, c'est-à-dire dans les perceptions de l'âme, et par conséquent dans le corps suivant lequel l'univers y est représenté.

§ 64. Ainsi chaque corps organique d'un vivant est une espèce de machine divine, ou d'un automate naturel, qui surpasse infiniment tous les automates artificiels. Parce qu'une machine faite par l'art de l'homme n'est pas machine dans chacune de ses parties. Par exemple: la dent d'une roue de laiton a des parties ou fragments qui ne nous sont plus quelque chose d'artificiel et n'ont plus rien qui marque de la machine par rapport à l'usage où la roue était destinée. Mais les machines de la nature, c'est-à-dire les corps vivants, sont encore machines dans leurs moindres parties, jusqu'à l'infini. C'est ce qui fait la différence entre la Nature et l'Art, c'est-à-dire entre l'art Divin et le nôtre.

§ 65. Et l'auteur de la nature a pu pratiquer cet artifice divin et infiniment merveilleux, parce que chaque portion de la matière n'est pas seulement divisible à l'infini, comme les anciens ont reconnu, mais encore sous-divisée actuellement sans fin, chaque partie en parties, dont chacune a quelque mouvement propre, autrement il serait impossible que chaque portion de la matière pût exprimer tout l'univers.

§ 66. Par où l'on voit qu'il y a un monde de créatures, de vivants, d'animaux, d'entéléchies, d'âmes dans la moindre partie de la matière.

§ 67. Chaque portion de la matière peut être conçue comme un jardin plein de plantes, et comme un étang plein de poissons. Mais chaque rameau de la plante, chaque membre de l'animal, chaque goutte de ses humeurs est encore un tel jardin ou un tel étang.

Principes de la nature et de la grâce, §3 : « Et comme à cause de la plénitude du monde tout est lié, et que chaque corps agit sur chaque autre corps, plus ou moins selon la distance, et en ait affecté par réaction, il s'ensuit que chaque monade est un miroir vivant, ou doué d'action interne, représentatif de l'univers, suivant son point de vue, et aussi réglé que l'univers lui-même » (c'est moi qui souligne)

Locke : « Une plante, c'est donc une organisation d'éléments en un corps cohérent partageant une vie commune ; par conséquent une plante continue à être la même plante tant qu'elle partage la même vie, même si cette vie est communiquée à de nouvelles particules de matière, vitalemment unies à la plante vivante en organisation permanente semblable, conforme à l'espèce de la plante » (*Essai sur l'entendement humain*, Livre II, ch. 27, §4, traduction J.M. Vienne, Vrin, p. 515).

Leibniz : « L'organisation ou configuration sans un principe de vie subsistant, que j'appelle monade, ne suffirait pas pour faire demeurer *idem numero* ou le même individu ; car la configuration peut demeurer spécifiquement sans demeurer individuellement. Lorsqu'un fer à cheval se change en cuivre dans une eau minérale de la Hongrie, la même figure en espèce demeure, mais non pas le même individu : car le fer se dissout et le cuivre, dont l'eau est imprégné, se précipite et se met insensiblement à sa place. Or la figure est un accident, qui ne passe pas d'un sujet à l'autre. Ainsi faut-il dire que les *corps organisés* [c'est moi qui souligne] aussi bien que d'autres ne demeurent les mêmes qu'en apparence, et non pas en parlant à la rigueur. C'est à peu près comme un fleuve, qui change toujours d'eau, ou comme le navire de Thésée, que les Athéniens réparaient toujours. Mais quant aux substances, qui ont en elles une véritable et réelle unité substantielle, à qui puissent appartenir les actions vitales proprement dites, et quant aux êtres substantiels, *quae uno spiritu continentur*, comme parle un ancien jurisconsulte, c'est-à-dire qu'un certain esprit indivisible anime, on a raison de dire qu'elles demeurent parfaitement le même individu par cette âme ou cet esprit, qui fait le moi dans celles qui pensent » (*NEEH*, livre II, ch. 17, §4, p. 180, GF)

Hobbes : « En ce qui concerne la différence produite par des réparations incessantes effectuées sur le bateau de Thésée, réparations qui consistaient à enlever les vieilles planches et à en mettre de nouvelles, les Sophistes d'Athènes avaient coutume de débattre pour savoir si le bateau obtenu, une fois que toutes les planches ont été remplacées, était le même bateau numérique que celui du départ. Et si un homme avait gardé les vieilles planches qui ont été enlevées et les avait ensuite assemblées dans le même ordre pour en faire un bateau, celui-ci, sans doute, serait le même bateau numérique que celui du départ. De sorte qu'il y aurait deux bateaux numériquement le même, ce qui est absurde » (*De Corpore*, Molesworth, p. 136).

Leibniz : « En effet, le corps organisé n'est pas le même au delà d'un moment ; il n'est qu'équivalent. Et si on ne se rapporte point à l'âme, il n'y aura point la même vie ni union vitale non plus. Ainsi cette identité ne serait qu'apparente » (*NEEH*, *ibid*, p. 181, GF).

Leibniz « Je restreins la substance corporelle ou composée aux êtres vivants seuls ou exclusivement aux machines organiques de la nature (*machinas naturae organicas*) » (Lettre à Des Bosses, 29 mai 1716, GPS, p. 520).

Monadologie et expression

Monadologie, §19 « Si nous voulons appeler *âme* tout ce qui a *perceptions et appétits* [...], toutes les substances simples ou monades créées peuvent être appelées *âmes* ; mais comme le sentiment est quelque chose de plus qu'une simple perception, je consens que le nom général de monades et d'entéléchies suffise aux substances simples qui n'auront que cela ; et qu'on appelle *âmes* seulement celles dont la perception est plus distincte et accompagnée de mémoire »

Principes de la nature et de la grâce §2 : « ...une monade [...] ne saurait être discernée d'une autre que par les qualités et les actions internes, lesquelles ne peuvent être autre chose que ses *perceptions* (c'est-à-dire les représentations du composé ou de ce qui est dehors dans le simple) et ses *appétitions* (c'est-à-dire ses tendances d'une perception à l'autre) qui sont les principes du changement. »

Discours de métaphysique §15 : « L'action d'une substance finie sur l'autre ne consiste que dans l'accroissement du degré de son expression joint à la diminution de celle de l'autre... »

Monadologie, § 57 : « Et comme une même ville regardée de différents côtés paraît toute autre, et comme multipliée perspectivement, il arrive de même, que par la multitude infinie des substances simples, il y a comme autant de différents univers, qui ne sont pourtant que les perspectives d'un seul selon les différents points de vue de chaque monade »

Nouveaux essais : « Il ne faut point s'imaginer que ces idées comme de couleur ou de la douleur soient arbitraires et sans rapport ou connexion naturelle avec leurs causes : ce n'est pas l'usage de Dieu d'agir avec si peu d'ordre et de raison. Je dirais plutôt qu'il y a une manière de ressemblance, non pas entière et pour ainsi dire in terminis [= trait pour trait], mais expressive, ou de rapport d'ordre, comme une ellipse et même une parabole ou une hyperbole ressemblent en quelque façon au cercle dont elles sont la projection sur le plan, puisqu'il y a un certain rapport exact et naturel entre ce qui est projeté et la projection qui s'en fait, chaque point de l'un répondant suivant une certaine relation à chaque point de l'autre » (Nouveaux essais, livre II, ch.VII, §13, GF.pp.102-103)

Quid sit idea ? : « Est dit exprimer une chose ce en quoi il y a des rapports qui répondent aux rapports de la chose à exprimer. Mais ces expressions sont variées ; par exemple le modèle exprime la machine, le dessin perspectif exprime le volume sur un plan, le discours exprime les pensées et les vérités ; les caractères expriment les nombres, l'équation algébrique exprime le cercle ou toute autre figure : et ce qui est commun à ces expressions est que, à partir du seul examen es rapports de l'exprimant nous pouvons parvenir à la connaissance des propriétés correspondantes de la chose à exprimer. On voit ainsi qu'il n'est pas nécessaire que ce qui exprime soit semblable à la chose exprimée, pourvu que soit préservée une certaine analogie des rapports.

On voit aussi que, parmi les expressions, certaines ont un fondement dans la nature, et les autres sont en partie au moins fondées arbitrairement, comme le sont les expressions produites au moyens de sons et de caractères. Quant à celles qui sont fondées dans la nature, elles postulent

ou bien une certaine similitude, comme celle qui existe entre un grand cercle et un petit, ou entre une région et la carte géographique de la région ; ou en tout cas une connexion comme celle qui existe entre le cercle et l'ellipse qui le représente optiquement, dans la mesure où tout point de l'ellipse répond selon une loi déterminée à un point du cercle (et dans un tel cas, on ne saurait représenter le cercle par une autre figure plus semblable). De même tout effet entier représente sa cause pleine, car je peux toujours à partir de la connaissance d'un tel effet parvenir à la connaissance de sa cause » (Quid sit idea ? (Qu'est-ce qu'une idée ?), GP, VIII, pp.263-264 ; édition Rauzy pp. 445-446, non daté).

Sur le principe de raison : « (11) « Lorsque je dis un miroir, il ne faut pourtant pas penser que je conçois les choses extérieures comme si elles étaient toujours peintes dans les organes ou dans l'âme même. Il suffit en effet pour l'expression d'une chose dans une autre qu'il existe une loi constante des relations (constans quaedam sit lex reationum) par laquelle les éléments singuliers de la première pourraient être rapportés aux éléments singuliers qui leur correspondent (respondentia) dans la seconde, tout comme un cercle peut être représentée par une ellipse, c'est-à-dire par une courbe ovale dans une projection perspective, et même par une hyperbole bien que cette courbe lui soit plus dissemblable et qu'elle ne revienne pas sur elle-même, car à tout point de l'hyperbole peut être assigné par la même loi constante (respondens eadem constante lege) un point correspondant du cercle dont elle est le projeté » (« Sur le principe de raison », C. p.15, édition Rauzy, pp.476-477, texte non daté).

L'harmonie préétablie

Sur le principe de raison : « Toute substances singulière créée exerce une action et une passion physique à l'égard de toutes les autres. Car un changement arrivant en l'une, il en résulte un changement qui y répond dans toutes les autres, puisque la dénomination est changée. Et cela s'accorde avec les expériences naturelles ; nous voyons en effet dans un récipient empli de liquide (l'univers entier est un tel récipient) qu'un mouvement produit au milieu se propage aux extrémités, quoiqu'il soit rendu de plus en plus insensible au fur et à mesure qu'il s'éloigne davantage de l'origine.

On peut dire en toute rigueur qu'*aucune substance créée n'exerce d'action métaphysique ou d'influence (influxum) sur une autre*. Car, pour ne rien dire du fait qu'on ne peut expliquer comment quelque chose passerait d'une chose dans la substance d'une autre, il a déjà été montré que la notion de chaque chose suivent déjà tous ses états futurs ; **et que ce que nous appelons causes sont seulement, en rigueur métaphysique, des réquisits concomitants (requisita comitantia)**. La même thèse est mise en lumière par les mêmes expériences naturelles ; les corps en effet rejouissent sur d'autres corps en réalité par la force de leur propre ressort, et non par une force externe, quoique un autre corps ait été requis pour que le ressort (qui provient de quelque chose d'intrinsèque au corps même) pût agir » (« Primae veritate », 521, édition Rauzy, p. 462).

« (10) Il faut savoir... que toute chose conspire avec toute autre selon une raison déterminée. En effet, comme tous les lieux sont pleins de corps et comme tous les corps sont pourvus d'un certain degré de fluidité de telle sorte qu'ils cèdent à la moindre pression si petite soit-elle, par suite aucun corps ne peut être mû sans que le corps contigu ne soit mû quelque peu et pour la même raison le corps contigu du contigu et ainsi de suite quelque soit la distance. Par suite chaque particule pût de tous les corps de l'univers, de sorte que l'esprit omniscient connaît tout ce qui advient dans tout l'univers dans chacune de ses particules... » (« Sur le principe de raison », C. p.15, édition Rauzy, pp.476, texte non daté)

Eclaircissement du nouveau système de la communication des substances... : « Je ne fuirai pas même de dire que l'âme remue le corps et comme un Copernicien parle véritablement du lever du soleil, un

Platonicien de la réalité de la matière, un Cartésien de celle des qualités sensibles, pourvu qu'on l'entende sainement, je crois de même qu'il est très vrai de dire que les substances agissent les unes sur les autres, **pourvu qu'on entende que l'une est cause des changements dans l'autre en conséquence des lois de l'harmonie** » (*Eclaircissement du nouveau système de la communication des substances...*, §12, (1695), PS, IV, p.495).

Remarques sur les objections de M. Foucher : « Il demeure cependant vrai que les unes [les substances] agissent sur les autres, pourvu qu'on l'entende sainement ; l'action entre substances créées ne consistant que dans cette dépendance que les unes ont des autres en suite de la constitution originale, que Dieu leur a donnée. Mais si nous imaginons une **influence** des unes sur les autres, c'est une erreur qui vient de notre faute, lorsque nous raisonnons mal. » (*Remarques sur les objections de M. Foucher* (1695), PS, IV, p. 492-493).

Système nouveau de la nature et de la communication des substances, aussi bien que l'union qu'il y a entre l'âme et le corps : « Ces considérations, quelques métaphysiques qu'elles paraissent, ont encore un merveilleux usage dans la Physique pour établir les **lois du mouvement**, comme nos Dynamiques le pourront faire connaître. Car on peut dire que dans le choc des corps, **chacun ne souffre que par son propre ressort, causé du mouvement qui est déjà en lui** » (*Système nouveau de la nature et de la communication des substances, aussi bien que l'union qu'il y a entre l'âme et le corps*, §18 (1695), PS, IV, p. 486).

Le refus de l'occasionalisme et l'empreinte indispensable de la loi

(1) « Le caractère des miracles (pris dans le sens le plus rigoureux) est qu'on ne les saurait expliquer par la nature des choses créées. C'est pourquoi, si Dieu faisait une loi générale qui portât que les corps s'attirassent les uns les autres, il n'en saurait obtenir l'exécution que par des miracles perpétuels. Et de même, si Dieu voulait que les organes des corps humain se conformassent avec les volontés de l'âme, suivant le système des causes occasionnelles, cette loi ne s'exécuterait ainsi que par des miracles perpétuels » Leibniz, *Théodicée*, §241

(2) « Mais j'ai assez montré que si la loi n'est pas fondée en raison et ne sert pas expliquer l'événement par la nature des choses, elle ne peut être exécutée que par miracle. Comme, par exemple, si Dieu, avait ordonné que les corps dussent se mouvoir en ligne circulaire, il aurait eu besoin de miracles perpétuels, ou du ministère des anges, pour exécuter cet ordre...Il ne suffit pas que Dieu ordonne simplement qu'une blessure excite un sentiment agréable, il faut trouver les moyens naturels pour cela. Le vrai moyen par lequel Dieu fait que l'âme a des sentiments de ce qui se passe dans le corps vient de la nature de l'âme, qui est représentative du corps et faite en sorte par avance que les représentations qui naîtront en elle les unes des autres par une suite naturelle de pensées répondent au changement des corps » Leibniz, *Théodicée*, §355

(3) « Je demande en effet, si cet acte de volonté, ce commandement ou, si l'on préfère, cette loi divine décrétée autrefois n'a conféré aux choses qu'une dénomination extrinsèque, ou si, au contraire, elle a créé en elles une sorte d'empreinte persistante ; empreinte que Schellhammer [...] appelle très bien une loi inhérente (*legem insitam*) (quoiqu'elle soit le plus souvent ignorée des créatures auxquelles elle est inhérente), de laquelle découlent leur activité et leur passivité » (*De la nature en elle-même...*, §5 (1698), PS, IV, pp. 506-507 ; traduction P. Schrecker, *Opuscules philosophiques choisis*, chez Vrin, p. 203).

(4) « ... il faut reconnaître que les choses créées renferment une certaine efficace, forme ou force inhérente (*quandam inditam esse rebus efficaciam, formam vel vim*) que nous avons coutume

d'appeler nature et de laquelle découle la série des phénomènes, conformément à la prescription du commandement primitif » (De la nature en elle-même..., §6, PS, IV, p. 507 ; Schrecker, p. 205).